

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payables d'avance
Vendu dans les débits 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, N° 190.—SAMEDI, 24 DÉCEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LA NOËL DU POÈTE. — (COMPOSITION DE TOLY)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—M. l'abbé Martineau.—Poésie : Les cloches de Noël, par Rémi Trambly.—Nos gravures.—La crèche de Bethléem.—La tour Russe sur le Mont des Oliviers.—Jérusalem.—Poésie : La messe de minuit à la campagne, par M. l'abbé Gingras.—Une messe de minuit.—Recreations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : La Noël du poète.—De la crèche à la croix.—Portrait de M. l'abbé Martineau.—La tour Russe.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | | | | |
|------------------|---|---|---|-------|
| 1re Prime | - | - | - | \$50 |
| 2me " | - | - | - | 25 |
| 3me " | - | - | - | 15 |
| 4me " | - | - | - | 10 |
| 5me " | - | - | - | 5 |
| 6me " | - | - | - | 4 |
| 7me " | - | - | - | 3 |
| 8me " | - | - | - | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | - | - | - | 86 |
| 94 Primes | | | | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Un journaliste ferait souvent bien de ne pas écrire, de même qu'un avocat gagnerait souvent à se taire, le premier éviterait ainsi de publier des choses erronées et le second dirait moins de sottises.

C'est ainsi que s'expriment certains bonshommes qui posent en moralistes, tout fiers de leur ignorance de l'art d'écrire et de parler, et croyant inventer quelque chose en parlant comme M. de la Palisse.

Cependant, pour prouver combien parfois une vérité, fut elle même de M. de la Palisse, peut-être fautive, il suffit de citer le cas étrange dans lequel se trouvent actuellement les journalistes.

Je veux parler de l'affaire Fahey-Wilson-Naeglé-Flynn-Maxwell-Bureau-Plante, etc, etc, qui fait autant de bruit dans le vieux monde que sur le jeune continent américain.

Fahey, Naeglé, Plante et Bureau sont des policiers chargés de rechercher et d'arrêter les voleurs.

D'un autre côté Flynn, Maxwell et Wilson remplissent exactement les mêmes fonctions.

Leur vie a donc le même but, leur objectif est commun : « rechercher les voleurs, » et l'on serait tenté de croire que tous s'occupent consciencieusement de leur tâche, mais il arrive que dans le cas qui nous occupe les seconds ont arrêté les premiers.

D'où je conclus fatalement que Flynn, Maxwell et Wilson ont failli à leur serment : 1°. En mettant leurs collègues dans l'impossibilité de remplir leurs devoirs qui consistent à protéger la société ; 2°. En se mêlant des affaires des autres détectives, au lieu de s'occuper de leur propre métier ; 3°. En laissant le public privé des services des uns et des autres et livré à la merci des voleurs, des incendiaires et des assassins.

Ah ! c'est un métier difficile
Garantir la propriété ;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !

. Je ne sais si vous avez lu un livre intitulé :

Les détectives d'Europe et d'Amérique, par M. George S. McWalters.

Le dernier chapitre en est très curieux.

L'auteur voit triompher partout l'injustice et l'erreur. Il passe la société en revue et ne voit que des gens malhonnêtes, dans le boursier qui spéculé en accaparant une valeur pour la faire monter à son gré ; le propriétaire qui reçoit presque autant en loyers par an que l'immeuble lui coûte ; le marchand qui vend un article à perte pour gagner trois cent pour cent sur un autre ; les politiciens qui se font donner des pots de vin ; les gendres qui abusent de la position de leur beau-père, président de la république du Venezuela ou d'ailleurs ; les entrepreneurs qui achètent les échevins ; les échevins qui se laissent corrompre ; les journalistes qui, moyennant monnaie, vendent leur plume à tout venant ; les lecteurs qui, pour un sou, veulent avoir un journal qui coûte le double, etc., etc.

Et il ajoute avec conviction : « Nul mieux que le détective ne sait tout ce qu'il y a d'absurde dans ces mots : honnêteté commerciale, politique, etc., etc. »

Il parle ainsi longtemps, il couvre plusieurs pages de réflexions à l'appui du principe posé, et, comme tout cela est très bien imprimé, j'en étais arrivé à la conclusion que les détectives seuls étaient honnêtes en ce monde.

Et voici que l'on vient me dire que les policiers arrêtés sont des voleurs.

Encore une illusion de moins !

. Ainsi que je vous le disais, il y a huit jours, cette arrestation est chose inouïe et, pour mieux renseigner mes lecteurs, j'ai eu le soin d'aller interroger les avocats des deux parties.

L'avocat de la poursuite :

— Les preuves sont écrasantes et il n'existe aucune doute que les accusés sont d'affreux coquins.

Les avocats de la défense.

— Tout cette montagne n'est en réalité qu'un petit tas de boue ; nos clients sont blancs comme neige.

Naeglé, Fahey et Bureau disent en chœur :

— C'est une conspiration. Vous verrez plus tard

Flynn, Maxwell et Wilson :

— Nous les avons pris, enfin !

On demande à Wilson :

— Vous nommez-vous Wilson ?

— C'est un de mes noms.

— Etes-vous voleur ?

— J'ai volé à la gare Bonaventure.

— Etes-vous détective ?

— Comme vous voyez.

Ah ! ça, qui trompe-t-on ici ?

Dans tout cet imbroglio, que voulez-vous qu'un journaliste écrive et qu'un avocat dise ? Noir et blanc.

C'est ce que je fais, et c'est ce que disent les avocats.

Quoiqu'il arrive de cette affaire, il y aura désormais une chose bien claire : c'est qu'il y a des détectives qui ne valent pas cher, mais je ne sais pas encore lesquels.

Ah ! mes amis, en fait d'honnêtes gens je ne vois plus guère que les lecteurs, les propriétaires et les rédacteurs du MONDE ILLUSTRÉ !

. Après les voleurs, ou avant, selon les goûts, ce sont les boxeurs qui occupent le plus l'attention du public en ce moment.

Sullivan, le fameux John L., ainsi que le nomment avec amour ses admirateurs, a été reçu en Angleterre comme un prince royal, et a eu des ovations dans la capitale de l'empire britannique.

L'illustre boxeur a daigné se montrer en public plusieurs fois, mais la foule enthousiaste, non contente de le voir, a voulu l'entendre, et il a fait plusieurs discours, qui dénotent chez l'orateur plus d'habitude de l'art de jouer des poings que de l'éloquence. Cependant, il a été applaudi à outrance.

La folie a gagné les hautes classes de la société, et le prince de Galles, l'héritier de la couronne de l'empire, a donné à John L. une audience toute spéciale. Le fils du prince de Saxe Cobourg-Gotha a vivement félicité l'Américain de son habileté à pocher les yeux de ses adversaires ; et John L. a déclaré être satisfait de la réception.

Le prince de Galles a dû, à son tour, être très heureux d'avoir reçu cet éloge qui est tombé d'une bouche aussi peu prodigue de termes louangeux.

Le bonheur des *cockneys* n'est cependant pas exempt de mélange, car on sait que Sullivan n'est venu en Angleterre que pour arriérer les conditions d'une rencontre avec le champion de la Grande Bretagne, le non moins fameux Mitchell, et que ce serait chose bien humiliante de voir le sceptre de la boxe passer entre les mains d'un américain.

Et voilà ce que l'on fait en Angleterre !

. Les concours que LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre à tous les littérateurs rencontrent l'approbation de nos lecteurs et nous avons reçu nombre de lettres de félicitations à ce sujet.

Nous avons publié la semaine dernière la liste des sujets donnés pour les trois premiers mois ; les écrivains ont donc le temps de polir et repolir leur article et, en cela, ils sont plus heureux que les journalistes quotidiens qui, chaque jour que Dieu fait doivent produire une ou deux colonnes au moins pour alimenter le journal.

Sur la demande de plusieurs des donateurs, je me vois forcé de vous annoncer que les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ ont décidé de faire un léger changement dans les récompenses offertes et de les réduire à une seule qui sera augmentée d'autant.

Qu'il soit donc bien compris qu'un seul prix sera décerné, un prix unique de vingt dollars.

En y réfléchissant un peu, on reconnaîtra que la chose est juste, puisqu'il était entendu que l'on ne doit publier que le premier article choisi.

Si parmi mes lecteurs il se trouvait quelques personnes assez généreuses pour encourager la littérature canadienne, nous les prions de nous envoyer leur *bon*, payable à la date qu'elles désigneront, et de choisir elles-mêmes leur sujet.

Leon Ledieu

M. L'ABBÉ F. MARTINEAU



M. l'abbé Flavien Martineau, prêtre de Saint-Sulpice, est mort le quatorze de ce mois, après une maladie de quelques jours seulement.

Le brillant prédicateur, dont la réputation s'était répandue au loin, avait encore prêché le jour de la fête de l'Immaculée Conception, et tous les fidèles qui se pressaient dans la vaste église de Notre-Dame avaient remarqué que jamais l'orateur sacré n'avait été plus éloquent et plus persuasif.

C'était le chant du cygne.

M. l'abbé Martineau était le fondateur de *l'Œuvre de l'Adoration Nocturne* et c'est grâce à son zèle et à son dévouement que plusieurs œuvres doivent la prospérité dont elles jouissent, nous citerons entre autres : *l'Œuvre des Orphelins*, du *Tabernacle*, etc.

M. Martineau n'était âgé que de cinquante-sept ans et était originaire de la Vendée (France).

LES CLOCHES DE NOËL

Minuit sonne au beffroi ! Dans l'ombre et le silence,
La cloche a tressailli ; sa grande voix s'élança
De son gosier d'airain pour redire aux mortels
Que le moment béni, le grand anniversaire,
Dans un suprême élan de piété sincère,
Lévit les chrétiens aux pieds des saints autels.

* * *

Tels, dans les champs sacrés, les échos sympathiques,
Redisant les accords du plus beau des cantiques,
Transmirent, aux tyrans comme aux persécutés,
Le message d'amour apporté par des anges,
Lorsque le genre humain, garotté dans ses langes,
Succombait sous le poids de ses iniquités.

* * *

Chaque année, à minuit, chez nous, l'airain sonore
Redit ce chant joyeux qui signala l'aurore
Du jour où l'opprimé put dire avec orgueil :
" N'en déplaise aux puissants, tous les hommes sont frères ;
Ou l'oublié ici-bas ; mais les lois arbitraires
Jamais du Paradis ne franchiront le seuil."

* * *

Avant que le soleil ait chassé la nuit sombre,
Quand la foule pieuse a regagné dans l'ombre
Le logis où l'attend un joyeux réveillon,
Chacun ébauche un sonnet embelli d'un beau rêve
Qu'on interrompt parfois ; il faut bien qu'on se lève :
La cloche recommence un bruyant carillon.

* * *

Cloches, carillonnez, déplacez les atomes
De l'air et détruisez jusqu'aux moindres symptômes
De surdité morale ou d'assoupissement !
Sonnez, qu'en notre cœur votre voix métallique
Fasse toujours vibrer la fibre catholique
En rappelant du Christ l'heureux avènement.

Remi Tremblay

Ottawa, décembre 1887.

NOS GRAVURES

LA NOËL

NOËL ! C'est le cri de joie universel.
Sur tous les continents, dans toutes les
mers, le Divin Enfant va sourire à ses
adorateurs prosternés. Grands de la
terre, pauvres déshérités, comme les rois
Mages et les bergers de la Judée, apporteront
leurs hommages et chanteront des cantiques
autour de son humble berceau. Les somptueuses
basiliques comme les modestes églises s'éclaireront
de lumières symboliques en l'honneur de
Celui qui apportera la lumière au milieu des
ténèbres de l'antiquité. D'affectueuses étreintes
rapprocheront les familles et les amis en souvenir
de Celui qui enseigna la Paix et le Pardon. De
grandes réjouissances publiques célébreront l'Ère
de la Liberté, née avec Jésus.

Et telle est la puissance de ces coutumes reli-
gieuses qui demeurent inaltérables, que ceux-là
même qui se sont détachés des pieuses croyances
de leur enfance subissent la douce influence et
célèbrent à leur manière les fêtes de la chrétienté.

Les jours de décembre n'ont plus de soleil, les
nuits n'ont plus d'étoiles, la neige couvre les
champs, mais l'Étoile légendaire apparaît plus
lumineuse au firmament, et des flancs de la terre
s'épanouissent les roses de Noël pour la fête du
PETIT ENFANT QUI NOUS EST NÉ.

Telle est la pensée qu'à si bien rendue un ar-
tiste de grand mérite qui, sous le pseudonyme
de Toly, a bien voulu dessiner notre première
page.

DE LA CRÈCHE A LA CROIX

Les Lieux Saints de la Palestine — qui serait
insensible à leur charme puissant ? Ils sont les
commentaires les plus vrais des Saintes-Écri-
tures ; ils illuminent et vivifient plus que toute
autre chose ne pourrait le faire, la vieille, vieille
histoire, qui redevient plus nouvelle chaque an-
née quand la fête de Noël arrive dans toute sa
gloire. Croyants et sceptiques ne peuvent sans
émotion revoir les sentiers que Jésus a parcourus,
les lieux où il a prêché, les solitudes où il a prié
et pensé, la colline de Bethléem où il est né, le
Mont du Golgotha où il est mort.

Nous avons fidèlement reproduit, d'après des
photographies nouvelles, les vues de la grotte de
la Nativité, à Bethléem, la ville de Bethléem elle-
même. Le Mont des Oliviers et le Jardin de Geth-
sémanie. Ces Lieux Saints sont dessinés fidèle-
ment tels qu'ils sont sous leur aspect moderne —
si toutefois on peut se servir du mot moderne
quand il s'agit de cette étrange, désolée et
cité de Jérusalem.

Les antiquaires peuvent discuter la véritable
situation de certains endroits fameux, mais l'as-
pect général et la topographie restent fixes et
éternels. Ici se trouve Sion, entourée de collines,
à la fois les deux vallées d'Hinnom et de Josaphat. A
l'est, le Mont des Oliviers, et au sud, à quelques
milles de distance, est toujours Bethléem, dont
l'identité avec l'antique ville de la Judée n'a ja-
mais été niée.

Bethléem n'est plus qu'une ville orientale rui-
née, dont la population, de trois à quatre mille
habitants, se compose de Chrétiens grecs et ro-
mains, et de musulmans. Dans la crypte de l'é-
glise que l'on croit avoir été élevée par sainte Hé-
lène, mère de Constatin, se trouve la Grotte de la
Nativité. Au centre, s'élève un autel sur le lieu
même où Jésus-Christ est né.

Le Mont des Oliviers est situé un peu en de-
hors de Jérusalem. Il existe là une chapelle grec-
que et une mosquée. C'est en cet endroit aussi que
les Russes construisent en ce moment une haute
tour, dont nous donnons la vue.

On voit aussi le Jardin de Gethsémanie où,
parmi les nombreux autels et chapelles, se dres-
sent encore quelques oliviers contemporains de
Jésus, dit-on.

LA CRÈCHE DE BETHLÉEM

LA crèche de l'Enfant Jésus se trouve à
Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-
Majeure. Dès l'origine, les chrétiens de la
Judée entourèrent d'un respect et d'un
culte religieux les lieux et les objets sanc-
tifiés par la présence et l'attouchement du Sau-
veur.

A mesure que l'Évangile étendait ses conquêtes,
la reconnaissance et la foi amenaient dans la Pa-
lestine des foules nombreuses de pèlerins de l'O-
rient et de l'Occident.

L'impératrice Sainte-Hélène s'y rendit en per-
sonne, et fit revêtir la crèche de lames d'argent
et la grotte sacrée des marbres les plus précieux.
A l'invasion des mahométismes la crèche quitta
l'Orient. Ce fut la seconde année du pontificat
de Théodore, l'an 642.

Rome déposa ce précieux monument dans la
basilique Libérienne, avec le corps de Saint-
Jérôme, également apporté de la Palestine : elle
ne voulut pas que le saint docteur, gardien vigi-
lant de la crèche pendant sa vie en fût séparé
après sa mort.

Cette relique si précieuse est conservée dans
un magnifique reliquaire, donné par D. Marie
Emmanuelle, duchesse de Villa Hermosa ; il re-
présente Notre-Seigneur enfant, couché sur un
berceau de vermeil, enrichi de bas-reliefs et de
ciselures du même métal.

La crèche ne conserve plus sa forme primitive.
Les cinq petites planches qui en formaient les
parois sont réunies ensemble. Les plus longues
peuvent avoir deux pieds et demi de longueur
sur quatre ou cinq pouces de largeur ; elles sont
minées et d'un bois noirci par le temps.

On ne l'expose aux regards des fidèles qu'une
fois chaque année. Le 24 décembre, elle est d'a-
bord placée sur un autel dans la grande sacristie ;
puis les quatre plus jeunes chanoines de Sainte-
Marie Majeur, précédés de tout le clergé, la trans-
portent solennellement à la chapelle Sixtine.

Après la messe de l'aurore, ils viennent la
reprénder et l'expose sur le tabernacle du maître-
autel.

Le soir, à trois heures, après les secondes
vêpres solennelles, le cardinal protecteur de la
basilique, suivi de tout le clergé, vient vénérer
encore une fois la sainte relique, on dresse un
procès-verbal constatant l'identité de la crèche et
les détails de la cérémonie ; après quoi elle est
de nouveau renfermée dans le trésor, pour n'en
sortir que l'année suivante, au 24 décembre.

LA TOUR RUSSE SUR LE MONT DES OLIVIERS



Tour actuellement en construction

La Société de Palestine, de Russie, a acquis cer-
tains terrains, à Jérusalem et aux environs, on y
fait construire des églises, hôtels et maisons pour
les pèlerins russes.

Le sommet du Mont des Oliviers, qui s'élève à
l'est, fait partie des acquisitions faites par la So-
ciété Russe, et c'est là que l'on a érigé la Tour
des Cloches, dont nous donnons aujourd'hui la vue.

Du haut de cette tour le panorama sera admi-
rable, car on découvrira la Mer Morte, le Jourdain,
et la Méditerranée.

JÉRUSALEM

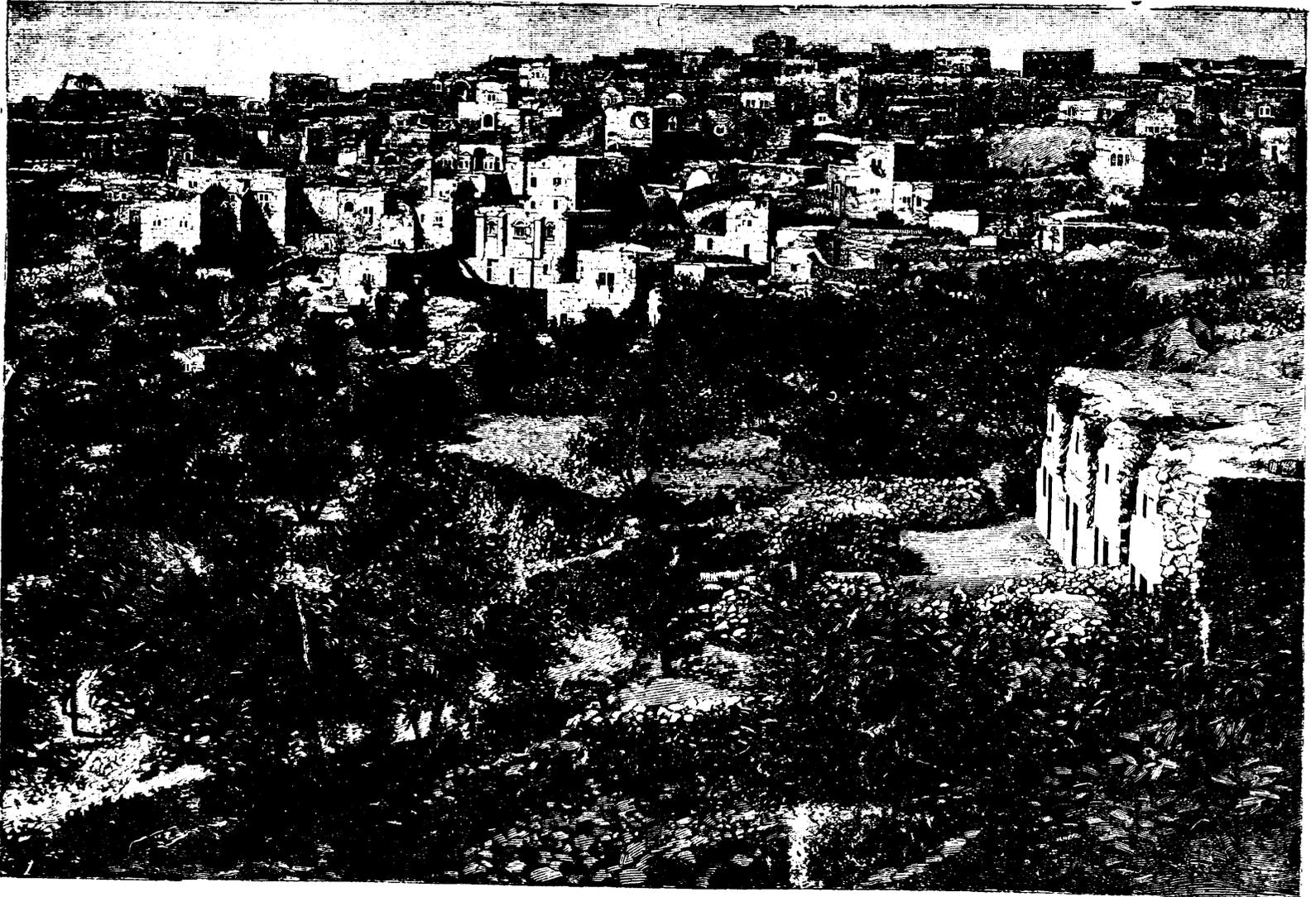
Des milliers de pèlerins ou touristes qui passent
tous les ans dans les rues, ou plutôt les égoûts de
Jérusalem, un petit nombre seulement, peut-être,
savent que leurs pieds n'ont jamais touché au sol
sacré. Le temps et la guerre, ces destructeurs
incessants, ont rempli la vallée des ruines des bâ-
tisses et du rebut des montagnes ; et la cité sainte
elle-même reste enterrée quelque quatre-vingt
pieds sous la surface de tous les objets sur lesquels
reposent les yeux des visiteurs. Le Mont des Oli-
viers seul présente la même apparence du temps
des Apôtres ; tandis que l'église du Saint-Sépulcre,
qui couvre un si grand nombre des endroits sa-
crés, ne nous porte en arrière que de quelques
siècles. Un singulier intérêt s'attache conséquem-
ment aux excavations commencées depuis plus
d'un quart de siècle par le signor Pierrotti, qui a
découvert des dalles charroyant l'eau des sacrifi-
ces sous la mosquée d'Omar, qui surmonte
maintenant le site du temple de David. Depuis
longtemps, la société orthodoxe de Palestine (l'é-
glise grecque) fait des fouilles dans le terrain ap-
partenant à la Russie, et la dernière découverte
est celle des portes menant au Galgotha, théâtre
du crucifiement.

Toute gloire mondaine à sa grimace tout près
de son auréole.—CUVILLIER-FLEURY.

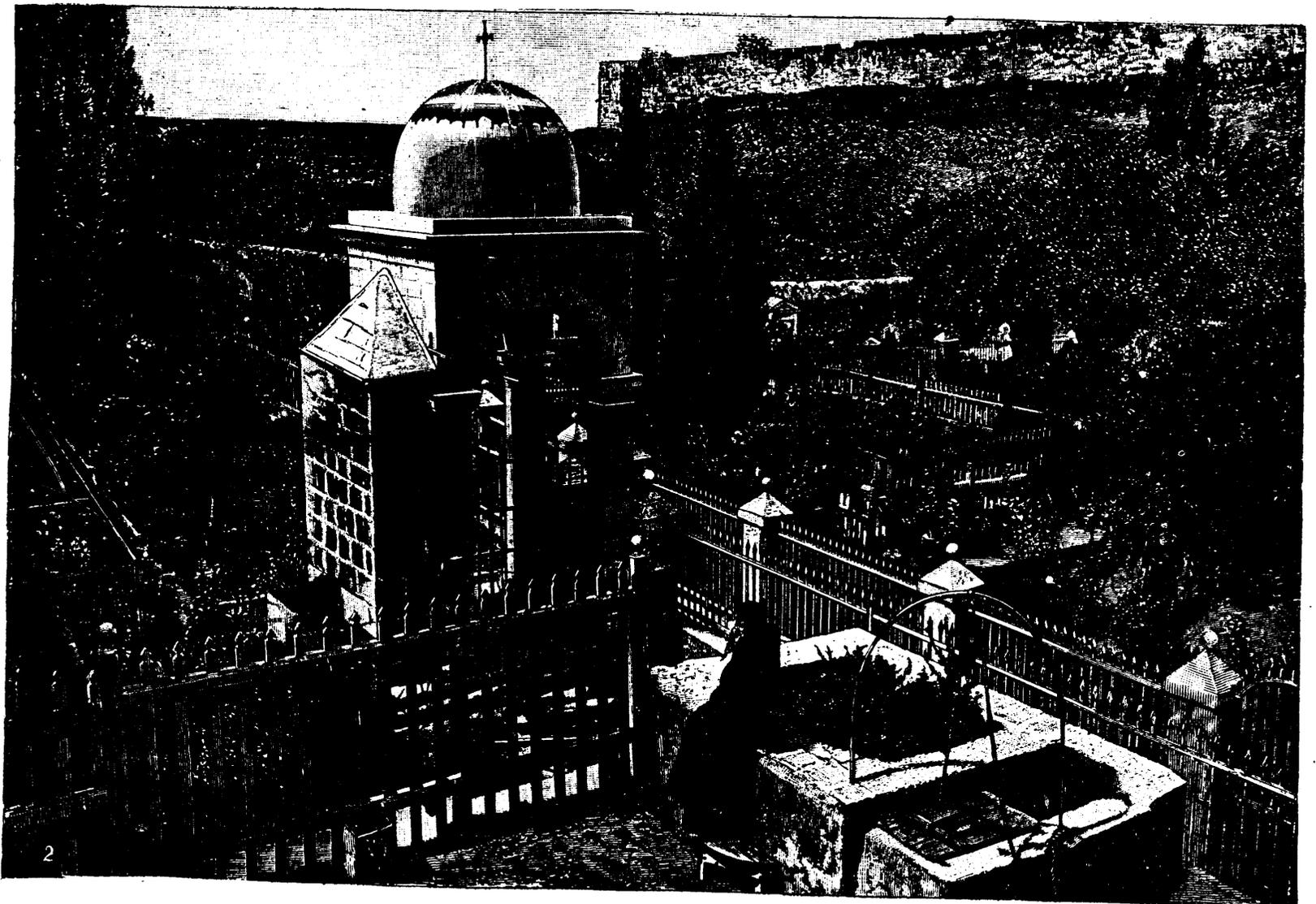
L'homme croit qu'il croit, et cela lui suffit.—
MARIE VALYÈRE.

En parcourant les routes, l'enfant chasse aux
papillons, l'homme chasse aux idées.—E. M. DE
VOGUE.

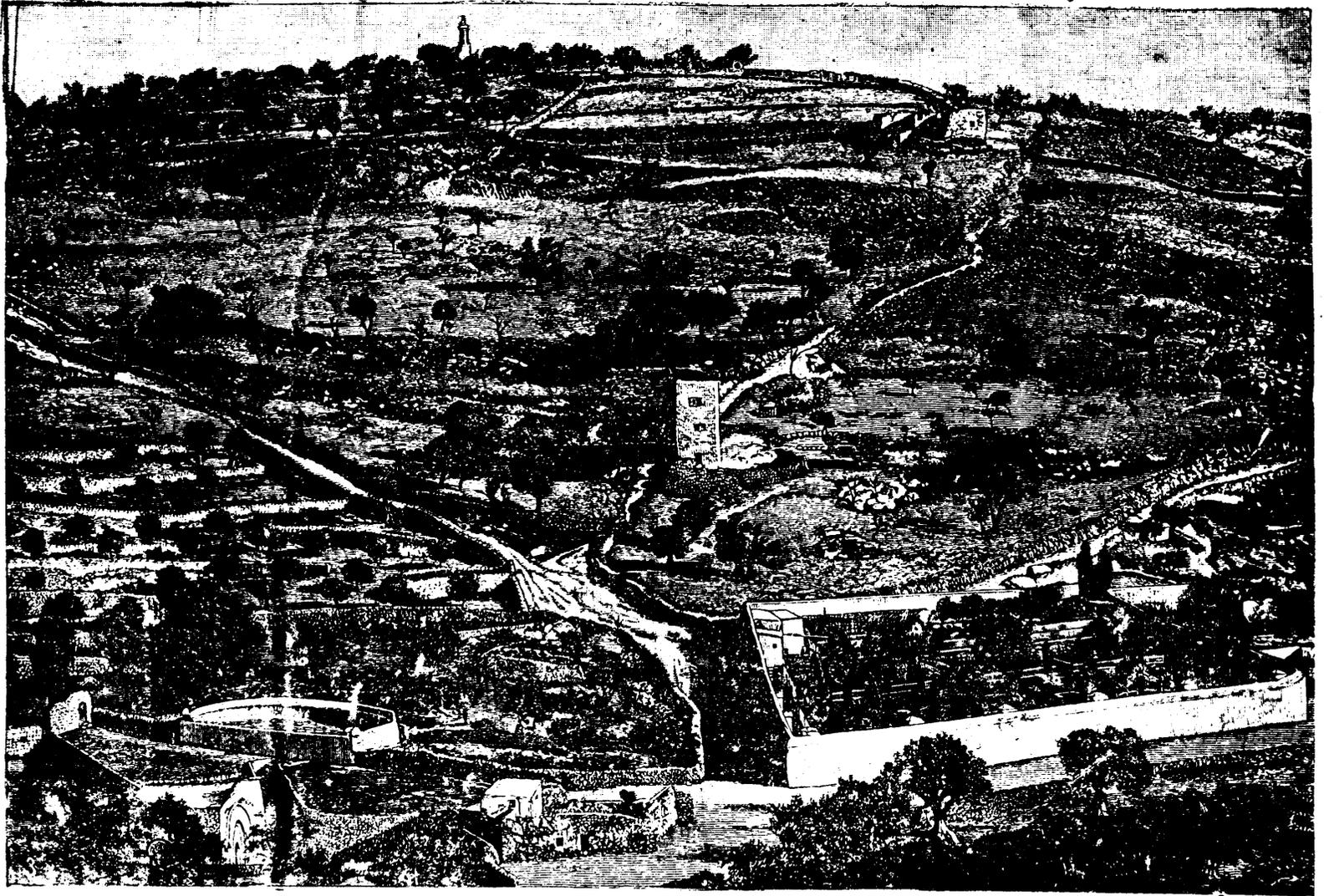
Plus sûr que le raisonnement, un infail-
lible instinct préserve la femme des erreurs fatales
auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'or-
gueil de l'esprit et de la science.—LA MENNAIS.



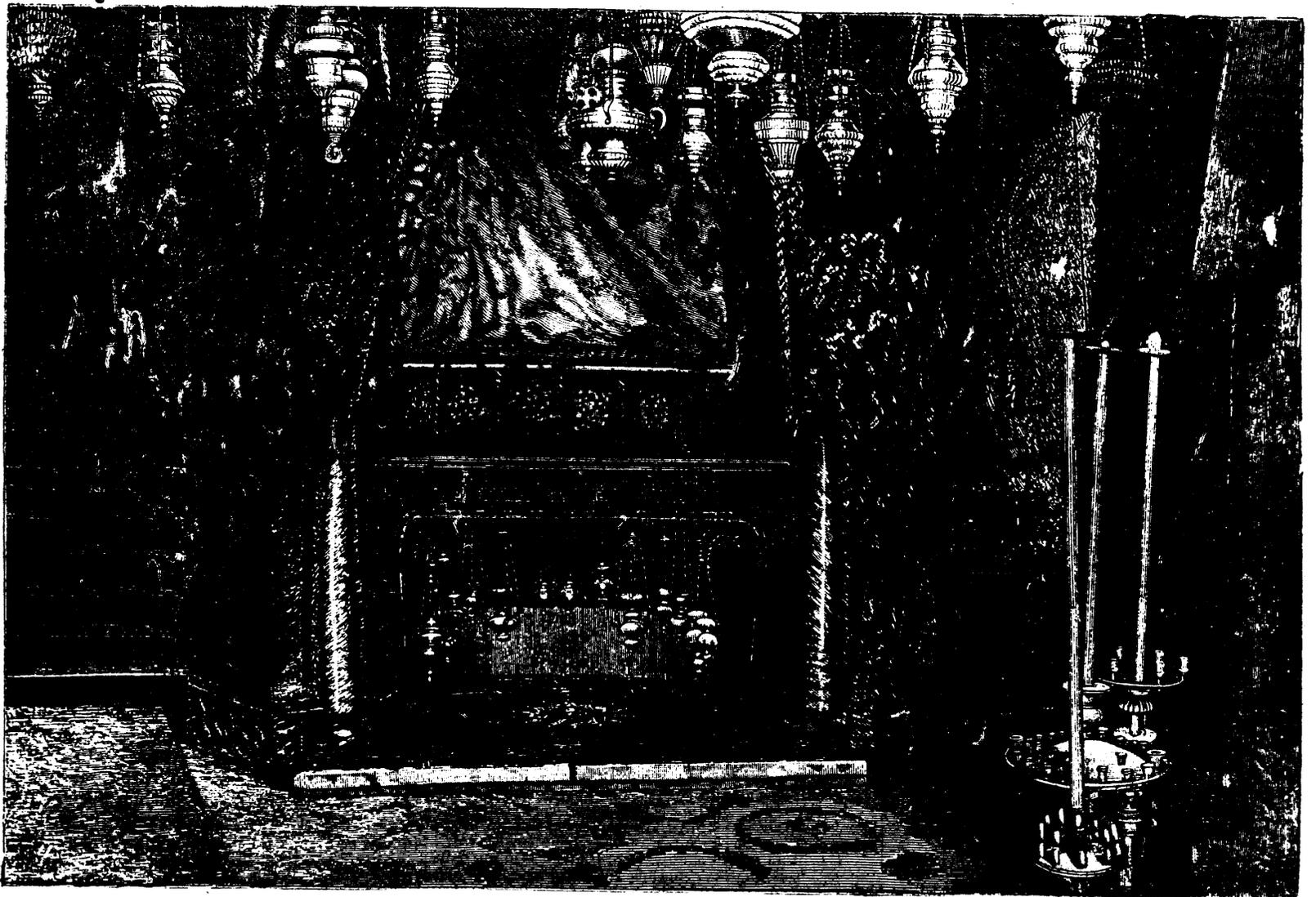
BETHLÉEM.



LE JARDIN DE GETHISÉMANIE



LE MONT DES OLIVIERS



LA GROTTTE DE LA NATIVITÉ.



LA MESSE DE MINUIT À LA CAMPAGNE

Nuit calme et solennelle !
Oh ! oui qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor !
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féeriques,
Et ses joyeux cantiques ;
Mon Dieu, j'y suis encor !

L'astre s'allume
Au ciel sans brume ;
Chaque toit fume
Silencieux ;
La neige brille
Sur la charmillie,
Minuit sentille
En haut des cieux.

Un météore,
Mobile aurore,
Là-bas colore
L'azur du ciel ;
Lueurs étranges,
Celestes franges
Sont-ce des langes
Pour l'Éternel ?

C'est une aurore boréale,
Couleur de feu, couleur d'opale ;
O belle aurore boréale,
Qui dans l'ombre éclate sans bruit,
Es-tu le radioux symbole
De cet Enfant dont la parole
S'en vient de l'un à l'autre pôle
Chasser les ombres de la nuit ?

Mais écoutez : la cloche sonne
Au clocher lointain qui rayonne,
La cloche sonne et carillonne
A réveiller tout le hameau.
A ce signal, chaque chaumière
Magiquement soudain s'éclaire ;
La carriole attend, légère ;
A la chapelle—il fait si beau !

A la chapelle
Dieu nous appelle !
Volons vers elle,—
Il fait si beau !
Comme une rose
A peine éclose,
Jésus repose
Dans son berceau !

* *

Berceau charmant ! Vrai nid fait de vert sapinage,
Où dort l'Enfant Jésus, gentil oiseau du ciel.
Et voyez-le sourire aux enfants du village ;
Son sourire est plus pur qu'un pur rayon de miel !
Le bel ange ! Il rayonne avec autant de joie
Que s'il était couché sur la pourpre et la soie.
Comme il est gracieux ce roi de l'univers
Qui naît en souriant sur quelques rameaux verts !

Non ! pas même une humble cabane ;
Sous les yeux d'un bœuf et d'un âne !
Quel fils de pauvre paysan
N'eût pas rougi de naître ainsi !
Frère enfant que rien ne protège,
Il nous arrive avec la neige
Et les oiseaux blancs pour cortège.
La nuit d'automne l'a trahi.

Mais sur sa paille
Jésus tressaille,
Mais sur sa paille
Il est joyeux.
L'enfance admire
Son doux sourire :
Son charme attire
L'enfant pieux.

Le chancelant vieillard, pour qui va sonner l'heure
D'abandonner bientôt sa terrestre demeure,
Près de la crèche aussi le vieillard prie et pleure :
Cet Enfant qui sourit va le juger demain,
Et ce Juge lui semble un juge bien humain !

Le lys dont la corolle exale
Une senteur si virgine,
La neige fraîche et matinale
Qui charge au bois les verts buissons :
Enfin, la perle la plus belle
Avec moins de grâce étincelle
Que sa vive et calme prunelle,
Pleine d'amour et de rayons !

Mais il sommeille :
O nuit vermeille,
Jésus sommeille :
Coule sans bruit,
Coule plus lente,
O nuit charmante,
Coule plus lente.
O sainte nuit !

Nuit calme et solennelle !
Oh ! oui qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor.
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féeriques,
Et ses joyeux cantiques...
Mon Dieu, j'y suis encor !

* *

Chérubins de l'exil, à qui manquaient des ailes,
Par le froid colore, du feu plein les prunelles,
Nous, petits villageois, prenons l'Enfant divin
Pour un frère venu du Paradis lointain.
Notre âme, qui fondait l'ivresse de l'extase,
Menaçait d'éclater comme un fragile vase.
L'église illuminée au milieu de la nuit
Achevait d'éblouir notre ciel et notre esprit.
La Messe de Minuit, oh ! c'était notre fête :
Un mois d'avance, au moins, nous en perdions la tête !
Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète :—

« Il faut,—demandions-nous,—que la neige ait couvert
Cette roche si haute ?—et ce gadelier vert !
Ah ! ce Minuit doré, lentement comme il vole !
Quel plaisir ce sera : le soir—en carriole !
Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois
Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix !
Voir l'Eglise,—pour nous vrai ciel plein de mystère ! »

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire.
Plus de jeux. Le gros chien n'était plus attelé.
L'oiseau ne craignait plus nos lignes perdues.
Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides,—
Et le gros banc de neige était presque oublié.

La veille au soir enfin, pour nous lever à l'heure,
Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher.
Tous les autres dormaient : nous, seuls dans la demeure
Nous faisions sentinelle, assis près du bûcher.
Ah ! gentils souvenirs parfumés d'innocence,
Vous êtes gais comme elle et frais comme l'enfance.
J'ai vu naître depuis Jésus loin du hameau :
Dans les villes surtout, quel superbe étalage !
Quelle magnificence autour de son berceau !
Mais tout cela vaut-il les Minuits du village ?

Nuit calme et solennelle !
Vieille et sainte chapelle.
Si riante et si belle
Sous ton naïf décor :
Avec tes feux magiques,
Et tes autels féeriques,
Et tes joyeux cantiques ?
Te reverrai-je encor ?

L'abbé APOLLINAIRE GINGRAS.

UNE MESSE DE MINUIT



Plus fort de la Terre, ma grand'mère, jeune fille
encore, habitait le Faubourg Saint-Germain. Le
vide s'était fait autour d'elle et de sa mère : leurs
amis, leurs parents, le chef de la famille lui-même,
avaient quitté la France. Les hôtels étaient déserts
ou envahis par de nouveaux possesseurs. Elles-
mêmes avaient échangé leurs riches demeures contre
un modeste logement, où elles vivaient, attendant des temps
meilleurs, cachant soigneusement leurs noms alors compromettants.
Les églises, détournées de leur but, servaient de maga-
sins ou de locaux industriels. Toute pratique extérieure
avait cessé.

Pourtant, au fond d'une boutique de sabotier de la rue Saint-
Dominique, un vieux prêtre, qui avait repris l'humble métier
de son père, réunissait quelques fidèles pour la prière ; mais
il fallait user de précaution, car la poursuite était rigoureuse,
et l'humble temple était précisément voisin de l'habitation
d'un des membres du gouvernement révolutionnaire, implacable
ennemi de la religion.

C'était donc par une froide nuit de décembre ; on célébrait
l'office de minuit en l'honneur de la fête de Noël. La boutique
était soigneusement fermée, tandis que l'encens fumait dans
l'étroite chambre qui se trouvait derrière. Une commode ven-
trée, sur laquelle on avait posé un linge bien blanc, tenait lieu
d'autel. Les ornements sacerdotaux avaient été tirés de leur
cachette, et la petite assemblée, composée de femmes et de
quelques hommes, était pieusement recueillie, quand un heurt
à la porte, pareil à celui des fidèles, attira l'attention.

L'un des assistants alla ouvrir ; un homme entra d'un pas
hésitant. Pour tous, c'était une figure inusitée en ce lieu ;
pour quelques-uns, c'était, hélas ! une figure trop connue ;
c'était précisément l'homme qui s'était montré, dans les con-
seils publics, si acharné contre les réunions des fidèles, et dont
à ce titre, on pouvait le plus redouter la présence en un pareil
moment.

La majesté du sacrifice ne fut pourtant pas troublée, mais la
peur avait saisi tous les assistants ; chacun n'avait-il pas à
craindre pour soi, pour les siens, et pour le bon vieux pasteur
plus exposé encore que ses ouailles !

L'air sévère, mais calme et froid, le conventionnel assista
debout à la fin de la messe et à la communion, et plus la céré-
monie avançait, plus les cœurs se seraient dans l'attente
d'un événement qu'on ne pouvait que trop prévoir.

Quand tout fut fini, en effet, que les lumières furent à peu
près éteintes, un à un, avec précaution, les assistants s'écoulè-
rent ; alors l'étranger s'avança vers le prêtre, qui l'avait re-
connu, mais qui gardait un calme stoïque.

—Citoyen prêtre, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire.
—Parlez, mon frère ; à quoi puis-je vous être bon ?
—C'est une grâce qu'il me faut te demander et je sens com-
bien je suis ridicule. Un pied de rouge me monte au visage
et voilà que je n'ose plus parler.
—Mon abord et mon ministère sont pourtant bien peu faits
pour vous troubler, et, si quelque sentiment de piété vous
guide vers moi.....

—Eh ! Voilà justement ce qui n'est pas. Je ne connais pas
de religion ; je n'en veux pas connaître ; je suis de ceux qui
ont le plus contribué à détruire la vôtre, mais, pour mon mal-
heur, j'ai une fille...

—Je ne vois point là de malheur, interrompit l'ecclésiaste.

—Attends, citoyen, tu vas voir. Nous autres, hommes à
principes, nous sommes les victimes de nos enfants. Inflexi-
bles envers tous pour le maintien des idées que nous nous
sommes formées, nous hésitons et nous red-venons enfants
devant les prières et les larmes de nos enfants. J'ai donc une
fille que j'ai élevée pour être une honnête femme et une vraie
citoyenne. J'avais cru l'avoir formée à mon image, et voilà que
je m'étais grossièrement trompé. Un moment solennel
approche pour elle. Avant l'année nouvelle, elle épouse un brave
garçon, que je lui ai moi-même choisi pour mari. Tout allait
bien : les deux enfants s'aimaient, je le croyais du moins, et
tout était prêt pour la cérémonie à la commune, lorsque ce soir,
ma fille s'est jetée à mes pieds en me priant de différer son
mariage. Surpris tout d'abord, je la relevai.

—Eh quoi ! n'aimes-tu pas ton fiancé ? lui dis-je.

Pressée de questions sur cet étrange caprice, elle finit par
m'avouer une idée de jeune fille. Elle voulait attendre, espé-
rant qu'un jour viendrait où elle pourrait se marier en faisant
bénir son union à l'église. Ma première colère une fois passée,
je ne puis te dire toutes les bonnes raisons qu'elle m'a données
pour obtenir de moi, une chose aussi contraire à ma règle de
conduite. Le mariage de sa défunte mère avait été fait à
l'église, sa mémoire exigeait cette action pieuse, elle ne se
croirait pas mariée, si elle ne l'était au pied de l'autel ; elle
préférerait rester fille le reste de ses jours.

Elle en dit tant, mêlant à tout cela des prières et des larmes,
qu'elle triompha. Elle-même m'indiqua la retraite que, il y
a quelques jours, je n'aurais pas apprise impunément pour
vous tous. Je suis venu te trouver, et maintenant je te de-
mande : Tu as devant toi ton persécuteur : veux-tu bénir, selon
ton culte, le mariage de sa fille ?

Le digne prêtre répondit :
—Mon ministère ne connaît ni rancune ni exclusion : je suis
heureux, d'ailleurs, de ce que vous me demandez ; une seule
chose me chagrine, c'est que le père soit si hostile au projet de sa
fille.

—Tu te trompes ; je comprends tous les sentiments. Celui
d'une fille qui veut être mariée comme le fut sa mère me paraît
respectable, et tout à l'heure, j'en ai vu, il y a je ne sais quoi
d'émouvant dans vos cérémonies qui m'a fait mieux encore
comprendre sa pensée.

A peu de jours de là, la même arrière-boutique contenait
quelques personnes intimes et conciliantes qui assistaient à un
mariage. Il n'est pas besoin de dire que, depuis ce jour, soit
changement de principes, soit reconnaissance, le membre du
gouvernement révolutionnaire fut occultement le protecteur
de la petite église, qui put subsister en paix, ignorée de ses
persécuteurs.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—D. A. Aug. Comte, 190, rue Saint-Urbain ;
Charles Bruneau, 166, rue Murray ; Ls. N. Prévost,
1130, rue Saint-Laurent ; Delle Emma Doucette, 11½, rue
Rousseau ; E. Sarrasin, 500, rue Saint-Jacques ; James
Lapierre, 51, rue Visitation ; Dame J. B. Parent, 202,
rue Champlain ; Napoléon Sarrasin, 356, rue des Sei-
gneurs ; J. H. Thériault, 120, rue Saint-André ; Delle
Valeda Bernier, 10, rue Sainte-Elizabeth ; Dame Olivier
Marin, 318, rue Cadieux ; Louis Bélanger, 21, rue Saint-
Vincent ; Dame P. Ricard, 118, rue Saint-Jacques ; R.
Bertrand, 31, rue Emery ; P. Peiffer, 20, ruelle Contant ;
Louis Gauthier, 489, rue Saint-Dominique ; P. Moretti,
195, rue Bleury ; Albert Desnoyers, 1, rue Saint-Domi-
nique ; H. E. Gagnon, 2203, rue Notre-Dame ; A. Brouil-
let, 30, rue Robin ; Joseph Villeneuve, 331, rue Rich-
mond ; Théophile Beaupré, 259, rue Saint-Christophe ; S.
A. Dubois, 865, rue Sainte-Catherine ; Wilfrid Pepin,
279, rue des Allemands.

Québec.—François Saucier, (\$2.00), coin des rues La Reine et
Caron, Saint-Roch ; Philippe Dorval, 45, rue Sinaï, Saint-
Sauveur ; J. E. Audibert, 42, rue Saint-Ours, Saint-Sau-
veur ; Louis-Léon Dion, 138, rue Saint-Olivier ; Napoléon
Mercier, 76, rue Latourelle ; Louis Boivin, 41, rue Real ;
Gaudias Cantin, 26, rue Hamel, Saint-Sauveur ; Delle
Marie Sanfagon, 332, rue Saint-Valier, Saint-Sauveur ;
L. N. Kérouac, 5, rue Saint-Valier, Saint-Sauveur ; Té-
lesphore Samson, 4, rue Bédard, Saint-Sauveur.

Saint-Henri de Montréal.—Dame Georges Rodgers (\$50.00),
145, rue Saint-Ferdinand ; Alphonse Dubé, 244, rue Bro-
die.

Trois-Rivières.—H. N. Boire, gérant de la banque Hochelaga.
Sherbrooke.—F. H. Généreux.

Village Saint-Gabriel.—Adélarde Duval, 285, rue Manufac-
ture ; Delle Marie Bavret, 15, rue Manufacture.

Coaticook.—Joseph Boivin (\$3.00).

Ottawa.—J. A. Bernard, 523, rue Sussex ; Joseph Larose, 281,
rue Cumberland.

Sainte-Cunégonde.—Dame Prosper Lagarde, 286, rue Work-
man.

Bellefleur Station.—F. X. Favreau.

Croquignoles.—Prenez 1 livre de farine, autant
de sucre. Battez en neige le blanc de six œufs.
Prenez 4 onces d'amandes douces, autant d'amandes
amères, mondées et pilées. Mélangez le tout
jusqu'à ce que la pâte soit assez molle pour que
l'on puisse rouler les croquignoles. Battez aussi
la pâte avec un rouleau. Formez avec cette pâte
de petites noix que vous posez sur un plateau en
tôle et que vous mettez au four.

On peut conserver ces croquignoles plusieurs
jours en les plaçant dans une boîte de fer-blanc.

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX, MANCHONS, CHAPEAUX, LAINAGES, ETC., ETC.

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Colleförtes.
- Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Co

10—RUE DE BRESOLES—10

MONTREAL

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

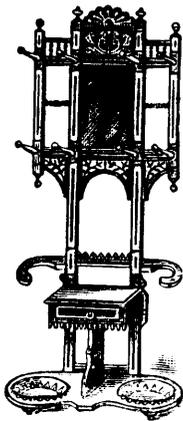
242, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edmond Charton, Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1846: Paris, 20 francs, départements, 25 fr., Union postale, 30 fr.



Meubles de fantaisie pour les Fetes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,

Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en jonc de Chine, nouveaux genres.

Tables, Ecrivoires, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

Wm. KING & Co.,

NO 652, RUE CRAIG

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

ENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1973—RUE NOTRE-DAME—1793

VENTE SPECIALE DE

Fourrures pour les Fetes!

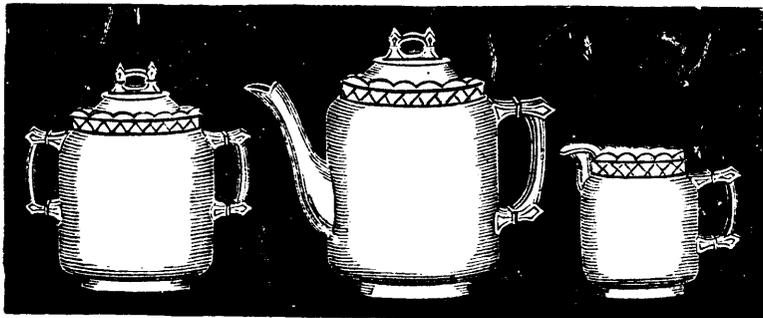
Un assortiment complet de Coques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletteries. Manchons, Bagodes, Collettes, Col, Burdures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Co.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Spécialité pour cette Semaine!



Services à Diner (103 pièces avec soupière) à prix réduit

Services à souper très jolis \$2.75

Services à l'eau à très bon marché

Belles lampes à main pour 17 cents.

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU POUR CADEAUX:

PORTE-FRUIT!

L. DENEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., New-York.

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringos, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRED LIMOGES St-Eustache, P. Q.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 334.—ENIGME

Comment s'appelle l'objet que peu d'hommes estiment ? Et pourtant il honore la main du plus grand empereur.

Il est fait pour blesser et tient de fait près au glaive. Il ne verse pas de sang, et fait pourtant mille blessures ; il ne dépouille personne, et pourtant enrichit ; il a conquis le globe terrestre, il fait la vie douce et égale.

Il a fondé les plus grands empires ; il a bâti les plus anciennes cités ; jamais pourtant il n'allume la guerre, et heureux le peuple qui met en lui sa confiance.

No 335.—MOT CARRÉ

La France entière, l'arme au bras,
Surville, inquiète, mon Premier,
On cherit mon Second tout bas,
L'égoïsme ne s'avoue pas ;
La pratique de mon Dernier
Pour tout chasseur a des appas.

SOLUTIONS

No 331.—Laval—Noyon—Issy.
No 332.—Le mot est : Flamme.
No 333.—Les mots sont : Effort et Offert.

ONT DEVINÉ

Dame S. Plante, Schreiber, Ont. ; Alphonse Monarque, Sorel ; Oswald Cholette, Mlle Lo divia Depocas, Mlle Evelina Depocas, Albert Lafortune, Montréal ; Mlle Alice Marois, Germain Bélanger, Mlle Eugénie Brillard, Nap. G. Kérouac, Mlle Henriette Descarreau, Mme Herménégilde Roy, Amédée Tessier, L. A. Cocardasse, Mme Frédéric Juneau, Mlle Alice Boily, Québec ; Sphux, Valleyfield ; L. J. S. C. Fortier, Alfred Alarie, Lévis ; Henri Gauthier, Saint-Hyacinthe ; Pacifique Normandin, Laprairie.

LES ÉCHECS

Solution du problème qui a paru dans le No 184 du MONDE ILLUSTRÉ

PREMIÈRE POSITION

| | |
|---------------------------------------|--|
| <i>Blancs.</i> | <i>Noirs</i> |
| 1 T 6 ^e F R | 1 R 3 ^e ou 5 ^e T |
| 2 C 3 ^e C | 2 R 4 ^e C |
| 3 C pr P | 3 R pr C |
| 4 T 5 ^e F R, échec et mat. | |

DEUXIÈME POSITION

| | |
|--|---|
| 1 T 1 ^{er} T R | 1 R 3 ^e ou 5 ^e T |
| 2 C 3 ^e C | 2 R 4 ^e C |
| 3 T 1 ^{er} C D | 3 R pr C |
| 4 C 1 ^{er} F D, échec et mat. | |
| | Si : 3 R 3 ^e ou 5 ^e T |
| 4 C pr P., échec et mat. | |

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailiblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

A la Compagnie d'Eau St Léon,

Messieurs.—J'ai souffert pendant cinq ans du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé un grand nombre de remèdes, mais sans pouvoir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je commençai à faire usage de L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON, nouvellement puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un excellent remède ; elle m'a donné une complète satisfaction. Je conseille vivement aux autres de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT,

Propriétaire du Restaurant Commercial,
Président de l'Association des hôteliers
licenciés de Québec.

Signé devant moi,
OWEN MURPHY, M.P., J.P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon.
En vente aussi en gros et en détail au

DÉPOT CENTRAL :

No 54, PLACE VICTORIA,

A. POULIN, Gérant.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

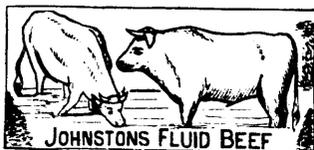
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricotés Français, Anglais, Écossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne



Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18
MONTREAL

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Étrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-259, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles Religieux, Chapeliers, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies, Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
170, rue Notre-Dame, 2^{me} porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 18 JANVIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

42 23 rue Saint-Jacques, Montréal

Mrs. Chaussures en Kid : \$1.00



Grande vente de chaussures

— POUR LES —

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Chaussures en feutre de tous genres
Chaudes pantoufles brodées
Craques pour dames et messieurs
Chaussures en kid boutonnées
Chaussures en drap de dame
Pantoufles en velours
Pantoufles en kid
Bottines en chèvre.

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid : \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

LES yeux de Philippe étincelèrent et une étrange hésitation se montra sur son visage.

—Que voulez-vous de moi ? dit-il.

—Je veux plus que ma vie... je veux le salut et l'avenir de mon enfant... de ma chère Pauline adorée... répliqua Georges.

Et, croyant trouver une sorte d'encouragement dans le silence de Philippe, il expliqua d'une façon nette et rapide, avec des termes d'une éloquence entraînante, la situation qui lui était faite et le secours qu'il venait chercher.

—Nous sommes perdus, tu le vois bien, si tu ne nous tends pas une main secourable... s'écria-t-il en achevant, sauve-nous donc, frère... sauve-nous !

—Est-ce tout ? demanda Philippe d'un ton qui glaça l'espoir naissant au plus profond du cœur de Georges.

—C'est tout... balbutia ce dernier.

—Je vous ai laissé parler autant que vous avez voulu... reprit Philippe avec un geste de haine inflexible. Je vous répète maintenant que je n'ai pas de frère !...

—Philippe, seras-tu donc jusqu'au bout sans pitié ?

—Sortez ! Je ne vous connais pas !...

Georges, nous l'avons dit, s'était agenouillé à demi ; il se releva, et d'une marche lente, qui ressemblait à celle des somnambules pendant le sommeil magnétique, il se dirigea vers la porte.

Au moment de l'atteindre, il se retourna et il dit :

—Je prie Dieu de ne te point maudire, mon frère, mais crois-moi, ta cruauté te portera malheur !

—J'ai demandé à Dieu la vengeance ?... murmura Philippe pour toute réponse, la vengeance est venue d'un pied botteux, mais elle est venue à la fin.

Et la porte se referma derrière Georges. Le malheureux père n'avait plus désormais, qu'un parti à prendre... Il le comprit, il abandonna tout espoir trompeur et il se résigna avec une courageuse fermeté.

—Pour unique héritage, pensa-t-il, Pauline aura mon nom sans tache, mais du moins cet héritage ne lui fera pas défaut...

Quelques heures plus tard, Georges Talbot se trouva nanti des cinq cent mille livres qu'à tout prix il lui fallait obtenir, seulement il avait aliéné, pour une somme bien inférieure à leur valeur réelle, son hôtel de Paris et sa maison des champs.

A l'aide de ce sacrifice immédiat, il fit face aux

premières nécessités, puis il liquida sa situation, réalisa ses ressources, escompta ses rentrées futures, paya tout, et se trouva ruiné complètement, mais aussi honorable dans son infortune qu'il l'avait été dans sa prospérité.

Les seules épaves qu'il lui fut possible d'arracher à cet immense naufrage furent un petit capital représentant un revenu annuel de douze cents livres à peine, et quelques meubles.

Douze cents livres de rente pour l'homme qui avait possédé des millions, c'était évidemment la misère la plus profonde !

Georges Talbot aurait accepté personnellement cette misère, sinon sans douleur, du moins sans murmure, mais il ne pouvait s'habituer à la pensée que sa fille, élevée au milieu de toutes les jouissances du luxe, allait connaître la pauvreté, et qu'elle aurait à en souffrir toute sa vie.

Il sut prendre assez sur lui, cependant, pour cacher à Pauline ses poignantes douleurs, et son visage ne cessa jamais d'exprimer un calme, une résignation, une quiétude, hélas !... bien loin de son âme...

C'est alors qu'il loua le pavillon de la rue de Vendôme, dans lequel il s'installa avec sa fille et avec la bonne madame Audouin qui n'avait point voulu se séparer de Pauline, et qui, propriétaire

Roland ne put réprimer un mouvement brusque et involontaire.

—Philippe de La Boisière... répéta-t-il lentement, en homme qui interroge sa mémoire.

Pauline fut frappée du tressaillement et de l'accent particulier de Lascars.

—Vous est-il donc arrivé de rencontrer à Paris M. de La Boisière ? demanda-t-elle à son tour.

—Je le crois, sans en avoir la certitude, répliqua le baron ; mais il est positif que le nom prononcé par vous ne frappe pas en ce moment mon oreille pour la première fois... Pouvez-vous me tracer en quelques mots un portrait sommaire de votre oncle ?...

—Cela m'est impossible... Je ne l'ai jamais vu.

—Savez-vous du moins quel quartier il habite ?

—Son hôtel est situé rue Culture-Sainte-Catherine...

—Est-il marié ?

—Je l'ignore et peut-être mon père l'ignorait-il comme moi... pourquoi donc m'adressez-vous ces questions ?

—Pour venir en aide à mes souvenirs incertains et pour tâcher de découvrir si M. de La Boisière m'est réellement connu...

—Mon ami, reprit Pauline, je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire, tout ce que je savais moi-même sur un passé bien triste... maintenant, je vous en prie, ne me parlez plus de ce parent si proche pour qui je ne suis qu'une étrangère. Dieu défend, je ne l'ignore pas, la rancune et la haine... il ordonne le pardon des injures, aussi je n'éprouve point de haine pour Philippe Talbot et je lui pardonne du fond du cœur son aveugle et inflexible cruauté, mais il a fait tant de mal à mon père que je ne puis entendre prononcer son nom sans souffrir... vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

—Je le comprends, et vous serez obéie, mais sœur, murmura



Deux jeunes gens, assis en compagnie d'un troisième personnage à une petite table peu éloignée de la sienne.—(Page 39, col 2).

d'une petite rente provenant de ses longues économies, appliquait cette rente, sans en rien dire à personne, aux besoins de l'humble intérieur...

Nous savons le reste ; nous le savons beaucoup mieux que Pauline et aussi bien que Lascars lui-même : nous n'avons, par conséquent, rien à ajouter.

XXXVIII

Lascars avait écouté le récit de Pauline avec les signes les moins équivoques d'un attendrissement profond, et à plusieurs reprises il avait fait le geste d'essuyer ses paupières humides.

Puis, après une transition habilement ménagée : —Chère sœur, ce frère de votre père, ce Philippe Talbot, si injuste dès l'origine, et si cruel, si implacable jusqu'à la fin, avait-il véritablement changé de nom, ainsi que vous me l'avez donné à entendre ?

—Oui... répondit la jeune fille. Il en avait changé...

—Peut-être, poursuivit Roland, ignorez-vous le nom qu'il a jugé convenable de prendre ?

—Je le connais... il s'est fait appeler Philippe de La Boisière, sans doute à cause d'un domaine considérable qu'il possède en Touraine et qu'on désigne ainsi...

Lascars.

En ce moment madame Audouin, qui s'était endormie un peu plus qu'aux trois quarts sur son banc, à l'arrière du bateau, se réveilla brusquement.

—Minuit !... s'écria-t-elle d'une voix qu'un reste de sommeil rendait chevrotante, bonté divine ! il est minuit !

—Déjà minuit ! répliqua Pauline, mais c'est impossible ! ma bonne Audouin, tu rêves, sans doute...

—Ah ! je rêve ! tu dis que je rêve ! Eh ! bien, écoute un peu, petite fille, et nous verrons laquelle de nous est bien éveillée...

—Madame Audouin a raison... dit alors Lascars, le temps a passé comme un éclair...

La barque se trouvait précisément à cet endroit où le pont du chemin de fer traverse aujourd'hui la Seine, et le bruit métallique des cloches de Saint-Germain sonnait les douze coups de minuit retentissait d'une façon distincte dans l'atmosphère silencieuse.

—Nous sommes allés trop loin, mon-ieur le baron ! beaucoup trop loin, reprit la gouvernante, Dieu sait quand nous rentrerons à la maison...

—Je ferai de mon mieux, madame, pour vous

y ramener le plus vite possible, répondit Roland, je vais ramer de toutes mes forces...

—Ne vous fatiguez pas, cependant... murmura Pauline en se penchant vers Lascars, quoiqu'il soit tard, rien ne nous presse... la nuit est si belle sur les eaux ! il me semble que je n'oublierai jamais cette promenade nocturne... elle m'aura semblé bien courte !

—Cette promenade sera le plus cher souvenir de ma vie ! dit Roland d'une voix faible comme un souffle, et qui ne fut entendue que de la jeune fille.

Cependant, comme le baron tenait beaucoup à se concilier les bonnes grâces de madame Audouin, il vira de bord aussitôt et maniant ses avirons avec une infatigable énergie, il se mit en devoir de remonter le courant, besogne fatigante, comme on le sait, et presque au-dessus des forces d'un seul homme...

Bref, ce ne fut qu'au bout de près de deux heures d'une tension violente et continue, que Lascars put enfin amarrer son bateau en face des bâtiments du Bas-Prunet, où, sautant à terre, il donna successivement la main à Pauline et à madame Audouin pour les aider à descendre. Il accompagna ensuite les deux femmes jusqu'à la maisonnette, et ne les quitta que lorsqu'il eut vu la porte se refermer derrière elles.

—A demain, n'est-ce pas, mon frère ? avait dit la jeune fille en se séparant de lui, et de son côté, il avait répondu par un geste qui signifiait clairement : A demain...

En arrivant au Moulin-Rouge, Lascars était brisé de fatigue. Il traversa sans s'arrêter la salle basse dans laquelle Sauvageon dormait d'un sommeil de plomb ; il prit à peine le temps de se déshabiller et il se jeta sur son lit en murmurant :

—Ou je me trompe fort, ou, ce qui ne devait être qu'une distraction, va prendre les proportions d'une immense affaire... mais à demain les affaires sérieuses...

Et il s'endormit, d'un sommeil presque aussi lourd que celui de son valet improvisé...

Le lendemain, quand Lascars se réveilla, il faisait déjà grand jour, et les joyeux rayons du soleil, entrant par la fenêtre étroite, dessinaient des lignes d'or sur le plancher poudreux.

—J'ai rêvé cette nuit que j'étais redevenu riche, et même très riche ! telles furent les premières paroles que le baron s'adressa à lui-même. De par tous les diables, c'est heureux augure !... ajouta-t-il. Il se frotta les yeux et il reprit :

—Voyons un peu ce qu'il convient de faire pour changer le rêve en réalité... Plus j'interroge mes souvenirs, plus je me crois certain d'avoir rencontré dans le monde particulier des joueurs un vieillard de fort grande mine qui s'appelait La Boisière... Ce vieillard jetait son or sur les tapis verts largement, presque follement, il gagnait sans joie apparente, il perdait sans sourciller.

Suis-je servi fidèlement par ma mémoire !... Ce personnage est-il en effet l'oncle de Pauline Talbot ? a-t-il conservé sa fortune ?...

Il importe de savoir au plus vite à quoi s'en tenir sur ces questions, desquelles mon avenir pourrait bien dépendre ; car enfin, si l'oncle La Boisière n'a point pris femme et n'a pas d'enfants, Pauline est sa plus proche parente, par conséquent son unique héritière... Or, Pauline, ne comptant ni peu ni beaucoup sur l'héritage, sera très fière de devenir baronne de Lascars et deviendra folle de joie le jour où je lui ferai l'insigne honneur de lui proposer ma main.

Donc, les deux points importants à éclaircir sont ceux-ci : le célibat de l'oncle et l'existence des millions... Aussitôt édifié favorablement à ce double sujet, j'épouse...

Mais j'y songe, si les millions existent, ils ont dû s'augmenter notablement depuis seize ans ! ils se sont doublés peut-être ! quatre millions ! quel rêve ! passer de la misère où je suis à une fortune de deux cent mille livres de rentes, du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, sans transition ! ah ! il y aurait de quoi en perdre la tête, mais je suis trempé solidement, et je réponds bien, si le rêve se réalise, de rester calme et maître de moi-même comme il convient à un millionnaire.

Mais, comment faire ? comment savoir ? à l'intelligence et à la discrétion de qui puis-je me fier pour prendre des renseignements d'une nature si délicate.

J'ai bien Sauvageon sous la main, et le drôle ne manque ni d'esprit d'intrigue, ni de finesse, ni d'astuce, mais je ne sais au fond quelle confiance on peut avoir en un coquin de son espèce ; il est impatant d'ailleurs pour bien des jours encore et mon impatience ne saurait attendre si longtemps.

Si j'osais ?... ah ! bah ! pourquoi pas ?

Paris est dangereux pour moi... Je joue gros jeu, c'est évident, en risquant de m'y laisser voir ! mais qu'importe ? j'irai moi-même ! la fortune aime les audacieux, et du moins ainsi je saurai tout de suite et complètement à quoi m'en tenir, je ne remettrai même pas à demain, je partirai ce soir... Mort de ma vie ! quand il y a des millions sur le tapis vert, on ne saurait se hâter trop de relever ses cartes, et de regarder son jeu !...

Tout en monologuant ainsi, avec un enthousiasme qui de minute en minute s'échauffait davantage, Lascars quitta son lit, fit sa toilette du matin, et, prévoyant que l'assistance de Sauvageon ne retarderait point à lui redevenir précieuse, il passa dans la pièce voisine, afin de s'informer de l'état du blessé.

Il y avait en ce moment juste vingt-quatre heures que Roland avait accompli avec succès sa petite opération chirurgicale, et depuis lors Sauvageon semblait plongé dans un véritable accès de catalepsie.

Un sommeil tellement lourd et persistant aurait pu causer quelque inquiétude à Lascars, si les ronflements sonores et réguliers du dormeur ne s'étaient chargés de le rassurer.

—Dois-je réveiller ce pauvre diable ? se demanda-t-il ; et, sans doute, il allait se répondre négativement, lorsque Sauvageon ouvrit les yeux et fit un mouvement de surprise en voyant son maître debout auprès du matelas sur lequel il reposait.

—Monsieur, s'écria-t-il, d'un air effaré, avec ce trouble d'esprit qui ne manque jamais de suivre un engourdissement trop prolongé du corps et de l'âme, sait-on que c'est moi ?... vient-on me prendre ?

—Soyez calme, mon brave Sauvageon... répliqua Lascars en souriant, personne au monde ne songe à vous, et vous ne courez aucun risque, je vous en réponds...

La figure pointue du blessé rayonna de contentement.

—Vous trouvez-vous mieux ? reprit Roland.

—Ma foi, monsieur, dit Sauvageon, je me trouve même tout à fait bien... si je ne savais où est mon mal, révérence parler, et si je n'étais sûr de l'endroit, sauf votre respect je croirais que j'ai rêvé ma mésaventure... il me semble que j'ai dormi comme un charme.

—Et vous ne vous trompez guère...

—Il n'a cependant pas l'air de se faire tard, et l'on dirait que le soleil ne fait que de se lever....

—Sans doute, le soleil se lève, mon brave garçon, mais il s'est couché, et vous dormez depuis vingt-quatre heures...

—Si c'est possible ! murmura Sauvageon stupéfait.

—C'est plus que possible... c'est certain...

—C'est donc pour cela que j'ai si grand-faim ! mon estomac est tout à l'envers ! Et, monsieur pense-t-il que je puisse manger sans péril ?

—Oh ! j'en suis convaincu, votre appétit m'enchanté et je vais vous servir moi-même...

—Comment, monsieur veut ! balbutia Sauvageon.

—Pourquoi non ? C'est à mon service que vous avez été blessé... il est juste que je vous vienne en aide de tout mon pouvoir...

Lascars s'empressa d'apporter les restes de son repas de la veille, et Sauvageon se précipita sur ces aliments avec la gloutonnerie d'une bête carnassière affamée.

Tandis que le valet dévorait ainsi, le maître prit un vieux fusil qu'il avait acheté à Bougival quelques jours auparavant et gagna les vastes terrains situés derrière l'enclos du Moulin-Rouge.

Les lapins abondaient dans l'île. Il suffisait de se poster derrière quelque arbre pour en voir passer des bandes. Lascars en tua un et le rapporta à Sauvageon, en lui disant :

—Voici les éléments de votre dîner... il reste encore un pain tout entier. Etes-vous en état de vous lever dans l'après-midi ?...

Le blessé changea de position, se mit sur son

séant, et, quoique ce mouvement lui fit faire involontairement une grimace, il répondit :

—Oui... oui... monsieur, je peux me lever... seulement je m'abstiendrai de m'asseoir.

Lascars reprit :
—Soignez-vous bien et ne vous fatiguez pas... vous allez rester seul au Moulin-Rouge... je m'absente pour jusqu'à demain...

—Ah ! murmura Sauvageon, monsieur s'absente... est-ce que les amours de monsieur ne vont pas comme il faut avec la petite demoiselle du Bas-Prunet !

—Mes amours, comme vous dites, vont au contraire à merveille.

Le blessé cligna de l'œil d'une façon qu'il croyait spirituelle, et prit un air entendu et malicieux.

—Bon... bon, fit-il, je comprend... mordieu ! monsieur, mes compliments !...

—Vous ne comprenez pas le moins du monde, répliqua Lascars, je vais à Paris... j'y vais pour affaires ; et ces affaires vous regardent un peu, car il s'agit de ma fortune, et par conséquent de la vôtre, puisque je vous ai dit que je m'en chargeais.

—Ainsi, monsieur est toujours en bonne disposition de tenir parole ?... s'écria Sauvageon rayonnant.

—Tout ce que je promets, je le tiens... peut-être, seulement, aurai-je besoin de vous pour une entreprise délicate.

—Ah ! monsieur, je suis prêt ! faut-il courir ? demanda le blessé avec feu en faisant mine de s'élaner de son matelas.

Cet excès de zèle fit sourire Lascars.

—Commencez par vous guérir, mon brave garçon... répondit-il, quand le moment de me bien servir sera venu, je vous le dirai.

—Alors, comme aujourd'hui, monsieur pourra compter sur moi ! corne du diable ! un si bon maître, un maître qui fera ma fortune... chose difficile, presque impossible... à quoi je n'ai jamais réussi !... Mort de ma vie, au premier signal j'irai de l'avant, fallût-il recevoir encore quelque part douze douzaines de coups de fusil, et monsieur verra bien que je suis un gaillard qui ne boude pas à la besogne !

XXXIX

Dans l'après-midi, Lascars, vêtu avec toute l'élégance qui comportait l'état modeste de sa garde-robe, mit dans ses poches l'or qu'il lui semblait peu prudent de laisser à la portée de Sauvageon, son *homme de confiance*, traversa la Seine et prit terre sur l'autre rive.

—Dois-je aller au Bas-Prunet ? se demanda-t-il tandis qu'il amarrait son bateau. Dois-je prévenir Pauline qu'elle ne me verra pas ce soir ? Toute réflexion faite, mieux vaut qu'elle ignore les motifs de mon absence... l'incertitude, l'inquiétude même qu'elle ne manquera pas d'éprouver, seront des stimulants pour son naissant amour, et j'ai la ferme confiance qu'ils me feront faire beaucoup de chemin en quelques heures... ceci est élémentaire.

Cette décision prise, Lascars se rendit pédestrement à Rueil, il se fit servir à dîner dans une petite auberge déserte toute la semaine et fêta le dimanche par les Parisiens en goguette ; là il attendit le passage de la voiture publique, sorte de patache étrange et indescriptible, allant deux fois par jour de Saint-Germain à Paris, et prenant des voyageurs tout le long du chemin.

Le baron se trouva seul dans cette voiture que deux bidets poussifs cahotaient lourdement sur les pavés inégaux de la chaussée, et, grâce à la prodigieuse lenteur de l'équipage, il n'arriva guère à Paris avant la tombée de la nuit, ce qui servait merveilleusement ses projets en rendant à peu près nul le danger d'être happé au collet par la meute des recors lancés sur ses traces et qui ne pouvaient le dépister dans sa retraite du Moulin-Rouge.

Des environs de la place Louis XV, où s'arrêtait la véhicule, Lascars se dirigea vers la rue Culture-Sainte-Catherine, singulièrement déçue aujourd'hui, mais, qui conservait encore une certaine splendeur aristocratique.

Il entra dans une boutique de cette rue et il demanda où se trouvait situé l'hôtel de M. de La Boisière.

La promptitude et l'air de déférence avec lesquels furent donnés ces renseignements semblèrent d'heureux augure à Lascars. Il conclut que l'oncle de Pauline devait être un personnage très considérable et très considéré dans le quartier qu'il habitait.

L'hôtel devant lequel il s'arrêta était un vaste bâtiment, d'apparence imposante, percé d'une porte cochère monumentale, d'un grand nombre de fenêtres surchargées d'ornements d'architecture.

Au moment où Lascars examinait ce logis seigneurial, construit sans doute un siècle et demi auparavant pour quelque grande famille éteinte ou ruinée, dont le blason se voyait encore sculpté dans la pierre en maint endroit, la porte cochère s'ouvrit avec fracas pour laisser sortir un carrosse éblouissant de dorure, conduit par un énorme cocher galonné sur toutes les coutures, et traîné par deux chevaux normands de la plus grande taille.

Quatre lanternes énormes et d'une incroyable magnificence, placées selon la mode du temps, deux en avant et deux en arrière, répandaient dans l'intérieur du carrosse, à travers les glaces, des clartés vives, grâce auxquelles le baron put distinguer une belle et noble figure de vieillard et trois femmes, qui semblaient jeunes et jolies, vêtues de costumes éblouissants, mais trop riches pour être de bon goût.

Les doutes de Lascars se changèrent aussitôt en certitude. Le vieillard était en effet celui qu'il avait rencontré maintes fois jadis dans une brillante mauvaise compagnie.

Deux des jeunes femmes, ne lui rappelèrent aucun souvenir. Dans la troisième, placée à côté de Philippe Talbot de La Boisière il lui sembla reconnaître Cydalise, cette nymphe d'Opéra qui donnait à jouer à tous les gentilshommes et à tous les brelandiers de Paris, en son hôtel de la rue Saint-Honoré.

Nos lecteurs doivent se souvenir qu'une scène terrible entre le marquis d'Hérouville et le baron de Lascars (scène racontée par nous au début de ce livre), avait eu lieu chez Cydalise.

Lascars s'approcha du suisse de puissante encolure qui faisait rouler sur leurs gonds les lourds battants de la porte cochère, et il lui dit :

— Cet hôtel est bien celui de M. de La Boisière, n'est-ce pas ?

— Oui... répondit brusquement le fonctionnaire, non moins galonné que le cocher et que les valets de pied du carrosse.

— Un homme considérablement riche, n'est-il pas vrai ?... continua Lascars.

Le suisse releva la tête, toisa le questionneur d'un air insolent et murmura :

— Ah ! ça, mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ?...

Lascars tira de sa poche un écu de six livres et glissa cet écu dans la grosse main du suisse qui prit à l'instant même une physionomie gracieuse et qui s'écria :

— Très riche, oui, monsieur, ! oh ! richissime ! mon maître ne connaît pas lui-même sa fortune !

— Il est célibataire !...

— Tout ce qu'il y a au monde de plus célibataire... et j'ose dire qu'il a raison...

— Et c'est bien M. de La Boisière que je viens de voir sortir de son hôtel en carrosse ?...

— C'est lui-même, oh ! parfaitement lui, avec des dames... avec trois dames...

Lascars en savait assez. Il ne jugea point utile de pousser plus avant un interrogatoire désormais sans but et, très satisfait de ce qu'il venait d'apprendre, il quitta l'hôtel de Philippe Talbot.

Il était en ce moment huit heures du soir.

— Impossible de retourner aujourd'hui là-bas... se dit le baron : que diable vais-je faire de ma nuit ?

— Soupons d'abord, se répondit-il, nous verrons ensuite.

Il prit un fiacre et se fit conduire rue Saint-Honoré, au cabaret du *Chariot-d'Or*, taverne célèbre, mise à la mode parmi les viveurs du dix-huitième siècle par la perfection de sa cuisine et l'excellence de ses vieux vins de Bourgogne. Le *Chariot-d'Or* était à cette époque, ce que sont aujourd'hui les restaurants du *Café-Anglais* et des *Frères-Provençaux* ; seulement il fallait traverser la *rôtisserie*, pour arriver aux deux vastes salles garnies de petites tables de marbre destinées aux

consommateurs !... personne n'accordait la moindre attention à ce détail... les gentilshommes et les riches gourmands affluaient. Ceci nous paraît démontrer de façon victorieuse que nos grands-pères attachaient infiniment plus d'importance au fond qu'à la forme, et croyons qu'ils avaient raison.

Lascars venait à peine de s'installer et de commander pour son souper un macaroni à la milanaise, un perdreau truffé et des écrevisses du Rhin au vin blanc, lorsqu'il s'aperçut, non sans une vague inquiétude, que deux jeunes gens assis en compagnie d'un troisième personnage à une petite table peu éloignée de la sienne, le regardaient avec une persistance et une curiosité singulières.

Pour un homme dans la position de Lascars, les moindres incidents sont suspects, et tous les inconnus semblent des huissiers et des recors.

Le baron se rassura cependant après quelques secondes d'examen attentif. Les deux jeunes gens, vêtus avec une élégance pleine de richesse et de distinction, ne pouvaient appartenir à la troupe famélique des alguazils de la procédure et du papier timbré. Leurs figures charmantes, mais pâles et amaigries, leurs yeux, entourés d'un cercle de bistre, trahissaient les fatigues d'une vie de plaisir à outrance... ils avaient des talons rouges et portaient l'épée.

Lascars ignorait les noms de ces adolescents, mais il se souvint de les avoir vus plus d'une fois autour des tapis verts, tantôt rayonnants de joie, dans le gain, tantôt anéantis et comme foudroyés par la perte.

Le troisième convive était un homme d'une cinquantaine d'années, de mine et de tournure provinciales. Son visage large et fortement coloré exprimait en même temps une extrême naïveté, pour ne pas dire plus, et le parfait contentement d'un homme convaincu de son importance.

Comme tous les coquins adroits bronzés au feu des enfers parisiens, Lascars avait le droit de se dire excellent physionomiste.

— Ou je me trompe fort, mais pourquoi diable ces jeunes oiseaux de proie me regardent-ils ainsi ?

Le mot de l'énigme ne se fit pas longtemps attendre.

L'un des adolescents se leva et, s'approchant de la petite table à laquelle était assis notre héros, qu'il salua d'un air de profond respect, il lui demanda à demi-voix de manière à ne point attirer l'attention des voisins :

— C'est bien à monsieur le baron de Lascars que j'ai l'honneur de parler ?...

— A lui-même... répondit Roland.

Le jeune homme salua de nouveau, et reprit :

— Je suis le chevalier de La Morlière... peut-être monsieur me reconnaît-il... j'ai eu l'honneur de me rencontrer souvent avec lui chez Cydalise et ailleurs...

— Je m'en souviens à merveille ; répliqua Lascars, le visage de monsieur le chevalier est de ceux qu'on ne saurait oublier... mais ceci ne m'explique guère...

Il s'interrompit.

— Comment et pourquoi je me permets d'aborder ainsi monsieur le baron, sans avoir eu le bonheur de lui être présenté ?... acheva le jeune homme.

Lascars fit un signe affirmatif.

— Je vais avoir l'honneur de l'apprendre à monsieur le baron, si monsieur le baron veut bien m'accorder un instant d'audience... continua La Morlière.

— Je suis à vos ordres, monsieur... dit Roland dont ce début piquait vivement la curiosité.

XL

Le chevalier prit une chaise et s'assit à côté de Lascars, de manière à tourner le dos au public du *Chariot-d'Or*, et à s'isoler autant que possible avec son interlocuteur.

Ces dispositions prises, il hésita pendant la moitié d'une seconde sur la manière dont il entamerait l'entretien.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, demanda Roland, que diable attendez-vous ? Il s'agit donc de choses bien difficiles à dire ?...

— Extrêmement difficiles, monsieur le baron, j'en conviens...

— On tourne sans peine les difficultés les plus

graves, quand on a de l'esprit, et je vous crois, sous ce rapport, très amplement pourvu...

— Monsieur le baron m'encourage !... Je vais donc aller droit au but, et la franchise de mon début me vaudra sans aucun doute un coup d'épée, ou ma confiance !... répéta Roland en souriant.

— Mon Dieu, oui... il n'y a pas de milieu...

— Ceci est un logogriphe...

— Dont voici le mot : En compagnie d'un mien cousin, cadet de famille comme moi, et chevalier de Barsac comme je suis chevalier de La Morlière, je débute de mon mieux dans la carrière où monsieur le baron s'est illustré, et j'ai l'ambition légitime, sinon de m'élever jamais aussi haut que lui, du moins de marcher quelque jour sur ses traces glorieuses...

— Ah ça ! de quelle carrière parlez-vous ? interrompit Roland.

— De celle qui rend le genre humain tout entier tributaire d'un adroit génie, répliqua La Morlière avec feu ; de celle qui permet à un habile homme de mettre amplement à contribution la naïveté de ses contemporains ; de celle enfin du joueur heureux à coup sûr, capable d'enchaîner la fortune et de contraindre l'inconstante déesse à lui rester fidèle ! de par le roi de pique et la dame de cœur.

Lascars devint pourpre ; ses sourcils se contractèrent ; des éclairs jaillirent de ses yeux, et sa main droite se posa machinalement sur la garde de son épée.

— Monsieur, murmura-t-il d'une voix sourde, vous me rendez raison de cette mortelle injure ! La Morlière s'inclina et répondit :

— Je serai toujours très heureux et très fier de me tenir à la disposition de monsieur le baron... mais j'ai dans l'idée que ce duel n'aura pas lieu, et que loin de me gratifier d'un coup d'épée, monsieur le baron, tout à l'heure, m'accordera sa confiance et me tendra la main, et me reconnaîtra pour son élève, si toutefois il veut bien consentir à m'écouter jusqu'au bout...

— Avez-vous donc à m'adresser quelque nouvelle injure ? fit Lascars d'un ton menaçant et railleur.

— Un gentilhomme injurie-t-il un autre gentilhomme, lorsqu'il lui propose dix mille écus ? répliqua La Morlière avec une fierté superbe.

— Dix mille écus !... répéta Roland ébloui par ce chiffre.

— Tout autant, monsieur le baron, et peut-être bien davantage... De crainte d'être taxé par vous d'exagération, j'ai mis les choses au plus bas, mais cela peut monter très haut...

Déjà le front de Lascars s'était éclairci. Ses yeux brillaient encore, mais c'était la convoitise et non point la colère qui leur donnait cet éclat. Ses lèvres ne menaçaient plus, elles souriaient ; enfin sa main s'était éloignée de la garde de son épée.

Le chevalier de La Morlière se disait, et non sans raison, qu'il venait de gagner sa cause.

— Chevalier, demanda Lascars, parlez-vous sérieusement ?...

— Je supplie monsieur le baron de n'en pas douter...

— Alors, expliquez-vous au plus vite...

— Peu de mots me suffiront... Monsieur le baron veut-il tourner ses yeux vers la table que j'ai quittée tout à l'heure ?

— C'est fait.

— Monsieur le baron voit deux personnes ?...

— Oui, un jeune homme de bonne mine, dont la figure ne m'est pas inconnue, et une espèce de provincial qui me paraît un lourd et suffisant personnage...

— Le jeune homme est mon cousin le chevalier de Barsac, poursuivit La Morlière, quant au provincial, si bien jugé par monsieur le baron, c'est un véritable sac de bêtises et d'écus. Il est riche autant qu'il est sot, ce qui n'est pas peu dire...

— Continuez, de grâce, chevalier, je vous écoute avec intérêt...

— Monsieur le baron me comble et je m'empresse de lui obéir !... Ce brave homme s'appelle Bonamy... il est de ma province... il a fait, dans le commerce, une grosse fortune, mais aussi incapable de s'en contenter que de la dépenser noblement, il veut l'augmenter et il s'est mis en tête d'obtenir dans les ministères le monopole de je ne

sais quelles fournitures très importantes, qui lui rapporteraient, paraît-il, d'immenses bénéfices...

—Je comprends! murmura Lascars, il y a comme cela des gens insatiables, que tous les trésors du monde ne satisferaient point!

—Bonamy est de ces gens là, continua de La Morlière, il est venu à Paris dans le but unique de solliciter, et, comme il donne volontiers un œuf s'il se croit certain de recevoir un bœuf en échange, il s'est lesté de billets de banque et de bons au porteur, qu'il compte distribuer dans les bureaux sous forme de pots-de-vin, pour aplanir le chemin de ses ambitions... La somme est considérable, elle dépasse certainement cent mille livres.

Les narines de Lascars se dilatèrent comme les naseaux d'un chien de chasse qui flairer le gibier.

—Le hasard, ou plutôt notre bonne étoile, à mon cousin Barsac et à moi, reprit La Morlière, nous a fait rencontrer Bonamy au moment de son arrivée. Il y a deux jours... Il nous a reconnus pour des compatriotes. nous nous sommes chaudement emparés de lui, et nous le promenons, depuis lors, de plaisirs en plaisirs, aux dépens de notre bourse mal garnie, en attendant le moment heureux où nous lui ferons payer, une fois pour toutes, les frais de la guerre. C'est ici monsieur le baron, que la situation va prendre à vos yeux un véritable intérêt. L'ardeur ne nous manque point, l'intelligence non plus, je l'espère, mais nous sommes encore jeunes, et l'expérience nous fait défaut... Bref, notre situation est celle de pêcheurs novices sentant frétiller au bout de leur hameçon un poisson gigantesque et n'osant le tirer à eux de peur de voir la ligne se rompre, et une si belle proie leur échapper...

Lascars, trouvant la comparaison juste et l'image heureuse, ne put s'empêcher de sourire.

—Bonamy est joueur comme les cartes, continua le chevalier, il se prétend le plus habile homme du monde et parle sans cesse et vaniteusement de sa force incomparable à tous les jeux. Or, comme il est orgueilleux plus encore qu'il n'est avare, je le crois parfaitement capable de s'entêter dans la déveine et de perdre jusqu'à ses chausses après avoir perdu son argent... Voilà le personnage en trois mots...

—Je le connais maintenant aussi bien que vous, interrompit Roland.

La Morlière poursuivit :

—Nous nous disions, mon cousin et moi : Notre chance serait sans égale, si Mercure, le dieu des habiles, nous envoyait, en cette circonstance délicate, quelqu'un de ces grands génies que rien n'embarasse et pour qui les obstacles n'existent pas !... Nous nous disions cela sans cesse et nous le répétions encore en arrivant ici tout à l'heure. Soudain, monsieur le baron, vous êtes entré ! le dieu nous exauçait ! l'homme de génie était devant nous ! un regard échangé, entre Barsac et moi, nous révéla que nous pensions exactement de même... Alors j'ai quitté la table sans hésiter, et je suis venu franchement à vous... ai-je bien fait ?

—Vous avez bien fait, répondit Lascars. Qu'attendez-vous de moi ?

—Votre coopération... vous êtes un pêcheur émérite... tirez de l'eau le poisson superbe que nous avons peur de manquer...

—Quelle sera ma part après le succès ?

—Vous la ferez vous-même... nous serons trop heureux de nous en rapporter aveuglément à vous.

—Vous dites que le provincial a sur lui cent mille livres ?

—Oui, monsieur le baron, cent mille livres au moins...

—Nous sommes trois... je me contenterai du tiers...

—Ah ! monsieur le baron, que de bonté !... quelle discrétion !...

—Je vous préviens seulement qu'il faut agir cette nuit même, reprit Lascars, j'ai l'intention de quitter Paris demain matin au point du jour...

—Agissons sur-le-champ... le plus tôt sera le mieux.

—Pour commencer, je vais faire joindre mon dîner au vôtre...

—Monsieur le baron, Barsac et moi, nous avons l'honneur de vous inviter.

—J'accepte; surtout ne ménagez pas les vins capiteux...

—Nous les ménagerons d'autant moins que Bonamy est un gaillard à tête solide, et qu'il vidait une futaille de vin de Bordeaux sans broncher...

—Ayez soin de l'amener par gradations insensibles, grâce au Madère, au Xérés et au Champagne, à cet état d'excitation quasi fébrile qui n'est plus le sang-froid, mais qui n'est point encore l'ivresse...

—Nous ferons ce qu'il faudra pour réussir... et nous y réussirons...

—Ne manquez point, pendant le repas, de me donner comme un beau joueur, comme un homme très fort à tous les jeux... piquez au vif l'amour-propre de Bonamy en parlant avec enthousiasme de mon mérite, que vous semblerez croire au moins égal au sien...

—Monsieur le baron, ce sera fait et bien fait...

—En quel endroit les parties auront-elles lieu ?

—Chez moi, si vous le voulez bien, quoique mon logis soit modeste...

—Où demeurez-vous, chevalier ?

—Tout près d'ici... rue des Bons-Enfants...

—Y a-t-il des cartes, chez vous ?

—En quantité, monsieur le baron... cartes neuves... cartes biseautées... cartes de toutes sortes... rien ne manque... Songez donc que mon cousin de Barsac et moi nous consacrons la moitié de nos nuits à des études préparatoires et spéciales...

—Bravo, jeunes gens ! répliqua Lascars, avec ce beau zèle et ces travaux consciencieux, vous arriverez, j'en réponds ! Maintenant, rejoignez vos convives et annoncez-moi... Je vous rejoins...

XLI

—Je serais en vérité bien sot de ne pas croire à l'influence de ma bonne étoile... se dit le baron, tandis que La Morlière allait reprendre sa place à la table auprès du chevalier de Barsac et de Bonamy et faisait ajouter un couvert pour le nouveau convive. Jamais influence ne fut plus visible et plus incontestable... Tout semble prendre à tâche de me favoriser !... Au moment où, par une chance inouïe, l'occasion se présente de relever ma fortune, une seule chose me manquait, l'argent, pour exécuter avec hardiesse le plan que j'ai conçu et mettre de mon côté toutes les chances... et voici que ces bons jeunes gens, comme s'ils avaient pu deviner l'embarras dans lequel j'allais me trouver peut-être, viennent m'offrir ma part d'une aubaine qu'ils pouvaient si bien garder entièrement pour eux... Ceci m'annonce un succès certain !... bientôt je pourrai dire au Moulin-Rouge un éternel adieu et je me vois déjà millionnaire...

—Mon cher Bonamy, disait en même La Morlière au riche provincial, vous allez me devoir une reconnaissance infinie, car je suis au moment de vous rendre un signalé service.

—Un service, monsieur le vicomte... s'écria Bonamy.

—De premier ordre...

—Ma foi, je l'accepte d'avance... moi, d'abord, j'accepte toujours... m'est avis que celui qui refuse un bon office n'est plus ni moins qu'une bête.

—Ah ! mon cher Bonamy, vous avez grandement raison !... Voici de quoi il s'agit... Savez-vous bien quel est ce gentilhomme avec lequel je viens de causer ?...

—Ah ! pour ce qui est de ça, neuni... mais, quand vous me l'aurez appris, je le saurai, la chose est certaine...

—Ce gentilhomme, reprit La Morlière, est le baron de Lascars ; un riche seigneur, très bien en cour, faisant la pluie et le beau temps dans les ministères, et n'ayant qu'un mot à dire pour vous faire concéder, haut la main, les fournitures qui sont l'objet de votre ambition.

Le visage du naïf provincial s'empourpra.

—Ah ! le digne seigneur !... murmura-t-il, il peut compter, s'il fait cela, sur un bien beau pot de vin.

—Mordieu, voulez-vous vous taire !... s'écria le chevalier en mettant sa main sur la bouche du provincial, ces paroles imprudentes suffiraient pour tout perdre !...

—Tout perdre !... quoi ? comment ? qu'ai-je dit ? demanda Bonamy notablement effaré, j'ai parlé de pot-de-vin, ce me semble, ce qui n'a jamais rien perdu, au contraire...

—En règle générale, vous avez raison, je vous l'accorde ; mais le baron de Lascars est d'une autre trempe que ces gens auxquels vous avez habituellement affaire... Très riche, je vous l'ai déjà dit, et d'un désintéressement qui passe l'imagination, le baron regarderait comme une mortelle injure tout offre d'argent, cette offre fût-elle d'un million.

—Ah ! cela est beau !... murmura d'une voix dolente Bonamy confus, cela est même trop beau !

—Pourquoi trop beau ?

—Un homme si rigide est inabordable... de quelle façon m'y prendre pour obtenir qu'il s'intéresse à moi et qu'il m'accorde sa protection ?

—Mon Dieu, rien n'est plus simple...

—Ah ! bah !

—Il ne s'agit que de lui plaire.

—Lui plaire ! c'est bientôt dit, mais comment ?

il ne me connaît pas.

—Il vous connaîtra tout à l'heure, et voilà justement le signalé service que je vais vous rendre. Je viens d'inviter le baron de Lascars à dîner avec nous...

—A-t-il accepté ? demanda Bonamy en proie à une forte émotion.

—Mais, certainement... Le baron nous honore, mon cousin et moi, d'une bienveillance toute particulière.

—Et vous me présenterez à ce seigneur illustre, monsieur le chevalier ?

—Je n'aurai garde d'y manquer... le reste nous regardera... Vous avez plus de tact et plus d'esprit qu'il n'en faut, mon cher Bonamy, pour mener à bien sa conquête... Vous lui plairez, je n'en doute pas, et peut-être vous admettra-t-il, dès ce soir, à l'honneur de faire sa partie.

—Monsieur le baron de Lascars aime les cartes ?

—Il est le plus beau joueur de Paris.

—Eh bien ! si nous jouons ensemble, il pourra se flatter d'avoir trouvé son homme.

—Je doute un peu, s'il faut parler franc, que vous soyez de force à lutter contre lui.

—Je suis de force à lutter contre tout le monde, répliqua le provincial en se regorgeant, faites seulement que l'occasion se présente, et je saurai le prouver.

—Silence ! voici le baron.

Lascars, en effet, venait de quitter sa place, et se dirigeait vers les trois personnages qui se levèrent vivement à son approche en témoignage d'extrême déférence. Bonamy surtout se confondit en courbettes et en révérences, auxquelles le baron répondit avec une aménité parfaite et une courtoisie bienveillante qui semblèrent au provincial du plus heureux augure.

On se mit à table.

Une sorte de contrainte régna d'abord parmi les convives. La Morlière et Barsac reconnaissaient la supériorité de Lascars, et gardaient en face de lui l'attitude d'écoliers devant leur maître ; de son côté Bonamy, quoiqu'il en eût, se sentait quelque peu intimidé par le voisinage d'un personnage si considérable et qui n'avait qu'un mot à dire pour le faire arriver au comble de ses vœux.

Cette contrainte passagère, inévitable en de telles circonstances, fut d'ailleurs de courte durée.

Lascars, bon prince autant qu'homme d'esprit, mit bien vite tout le monde à son aise et tourna complètement la tête de Bonamy, ce qui, soit dit entre parenthèses, n'était pas difficile.

Peu à peu la conversation devint générale et s'anima. Les vins d'Espagne et de Bourgogne triomphèrent de l'embarras du provincial. Le repas fut d'une gaieté folle et se prolongea longtemps.

Au dessert, Bonamy ne se connaissait plus. Il venait d'obtenir de Lascars une promesse positive. Le baron consentit à le patronner et à appuyer de tout son crédit les demandes qu'il se proposait d'adresser aux ministères ; il daignait en outre se mesurer immédiatement avec lui ; en d'autres termes, ainsi que l'avait donné à entendre La Morlière, il l'admettait à l'honneur de faire sa partie.

Il était près de minuit lorsque nos quatre personnages quittèrent le cabaret du Charriot-d'Or et prirent pédestrement le chemin de la rue des Bons-Enfants.

(A suivre)